



POUR LE XVIII. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'Impureté.

Offerebant ei Paralyticum jacentem in lecto.
*On présentoit (à Jesus) un Paralytique couché dans
son lit. S. Matth. c. 9.*

QUOIQUE ce paralytique retenu dans son lit, dont il ne peut point sortir sans le secours d'une main étrangere, soit la vraie figure de tout pécheur qui croupit dans le mal, & qui ne peut point le quitter sans le secours de la grace; il me semble néanmoins y voir plus particulièrement l'image du malheureux état où se trouve réduite une ame dominée par certaine passion que je n'ose nommer, attaquée de certain vice, qui, plus que tout autre, aveugle l'esprit, endurecit le cœur au point que nos discours là-dessus sont presque toujours inutiles. Il faut donc se taire? Non. Bien loin de là: moins on nous écoute, plus nous devons crier; & d'ailleurs, si l'impudique se bouche les oreilles pour ne pas nous entendre; la plus aimable de toutes les vertus, n'en paroît

tra que plus aimable encore & plus précieuse aux yeux de ceux qui ne l'ont pas perdue, elle leur deviendra plus chère; ils feront de plus grands efforts pour la conserver.

Ne croyez pas, cependant, mes Freres, que je veuille entrer dans aucun détail sur les différentes espèces d'impureté, qui corrompent, qui perdent, qui damnent les trois quarts & demi des hommes. Tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui se borne à certaines réflexions qui me paroissent le plus capable de toucher ceux d'entre vous chez qui les lumières de la raison & de la foi ne sont pas encore tout-à-fait éteintes.

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

JE pourrois vous dire d'abord, mes chers Paroissiens, que notre chair ayant été lavée dans le sang de Jésus-Christ dont nous sommes tout couverts; étant devenue ensuite une même chair avec celle de Jésus-Christ par la participation des plus saints mystères, le Chrétien à quelque espèce d'impudicité qu'il soit sujet, fait servir à la corruption la chair de celui qui est la pureté, la sainteté même. De là vient que l'Apôtre dit en termes formels que les fornicateurs sont des membres de Jésus-Christ, les membres d'une prostituée. Quelle horreur! Mais laissant à part cette réflexion, je dis : l'homme est fait

à l'image de Dieu : quoi de plus saint ? quoi de plus respectable que cette image ? & l'impudique la méprise , il la souille , il la profane , il la foule aux pieds , il l'anéantit autant qu'il peut , & il met à la place , l'image des animaux les plus immondes.

L'homme en se livrant aux autres passions conserve toujours quelques traits de cette divine ressemblance. Son avarice , son ambition , son orgueil peuvent être regardés comme les efforts d'une créature qui se sent faite pour posséder des biens infinis , pour jouir d'une gloire infinie , & qui les cherche , quoiqu'elle les cherche où ils ne sont pas ; qui tend pour ainsi dire à la fin , lors même qu'elle s'en éloigne davantage.

Il n'en est pas ainsi de l'impudique. Son but est de s'abaisser au rang des bêtes. Tous ses desirs , tous ses efforts tendent là. Il n'est rien qu'il ne fasse pour oublier que son ame est spirituelle ; pour étouffer le cri de cette ame qui se plaint de se voir plongée dans l'ordure. Ce cri l'incommode , parce qu'il trouble ses plaisirs ; il envie secrètement aux animaux la liberté de se livrer sans honte & sans pudeur comme sans remords , à tous les mouvemens de la nature. Il dit au fond de son cœur , que les animaux sont heureux ; & il s'efforce de leur devenir semblable. Non-seulement

il les imite ; il les surpasse ; il fait ce qu'ils ne font point. Son aveugle fureur le porte bien au-delà des bornes que la nature prescrit , & que les animaux respectent.

Misérables , qui sçavez là-dessus ce que je ne puis & ce que je n'oserois dire ; démentez-moi si vous en avez le front. Dans les accès furieux de la fièvre infâme qui vous brûle , êtes-vous des créatures douées de raison & d'intelligence ? Ou n'êtes-vous que des brutes dépourvus d'intelligence & de raison ? Voilà , grand Dieu , voilà jusqu'à quel point l'impudique vous méprise ; il est fâché d'être fait à votre image. Il s'irrite contre ce pur rayon de votre lumière éternelle qui le distingue des animaux. Il voudroit que la nature n'eut rien de commun avec la vôtre : il voudroit être tout de chair : il voudroit pouvoir se changer en brute ; il préfère la brute à vous ; il se place & il vous place vous-même au-dessous d'elle.

L'impudique cependant n'en est pas moins un homme d'honneur : il ne blesse point la probité ; il ne fait tort qu'à lui-même : voilà ce que l'on nous dit tous les jours, & à quoi, je vous l'avoue, mes Freres, il est mal aisé de répondre de sang-froid.

Que le vice dont nous parlons soit une tache sur l'honneur de celui qui en est atteint ; je n'en veux pas d'autre preuve que notre façon de penser à cet égard , tou-

chant les personnes du sexe. Une femme impudique est deshonorée dans le monde , au point qu'une honnête femme ne voudroit pas se permettre la moindre liaison , le moindre commerce avec elle. Sur quoi voici comme je raisonne , & vous sentez que je ne suis ni le premier ni le seul qui fasse ce raisonnement.

Ou c'est par préjugé que le vice dont il s'agit deshonore les femmes ; ou c'est par préjugé qu'il ne deshonore pas les hommes. Car il n'est pas moins énorme dans ceux-ci que dans celles-là , & s'il y avoit quelque différence , elle seroit tout à l'avantage de la partie la plus foible ; parce qu'étant plus foible , elle devoit être plus excusable. Si l'un des deux est plus criminel que l'autre , c'est celui-là sans contredit qui fait toutes les avances du crime , qui est l'agresseur , le tentateur , qui met tout en usage pour vaincre les plus fortes résistances de la vertu ; & son crime étant plus grand , ne devoit-il pas emporter un plus grand deshonneur , & imprimer une tache plus diffamante !

Mais l'honneur ou le deshonneur gît dans l'opinion publique : fort bien , votre honneur , Monsieur , n'existe donc que dans l'imagination d'un public aveugle qui pense tout de travers , qui en vous regardant comme un honnête homme , malgré votre libertinage , voit blanc ce qui est

noir, & ne vous rend pas justice. Votre honneur n'est donc qu'une chimere, & dans le vrai vous n'êtes donc pas plus honnête homme qu'une femme libertine n'est honnête femme. Cela faute aux yeux : je dis aux yeux de la vérité ; je dis aux yeux de la sagesse ; je dis aux yeux de la raison & du sens commun. C'est ainsi que vous le voyez & que vous en jugez, ô mon Dieu. C'est ainsi que le voient & qu'en jugent les hommes sages.

Est - ce qu'il suffit pour être honnête homme, de ne pas voler sur les grands chemins ? Est - ce que tous les sentimens d'honneur & de probité se réduisent à n'arracher ni la bourse ni la vie à personne ? Vous pourrez donc, sans être pour cela moins honnête homme, manquer aux engagements les plus solennels, violer la foi conjugale, & la faire violer aux autres, mettre le trouble dans les familles, dépouiller l'héritier de la succession qui lui appartient en la lui faisant partager avec d'autres qui n'y ont aucun droit ? Vous pourrez donc, sans cesser d'être honnête homme, corrompre l'innocence d'une ame simple, abuser de sa foiblesse pour la séduire & la deshonorer ? vous pourrez donc, sans blesser la probité, donner la vie à des malheureux qui n'ayant, suivant les loix, ni pere, ni mere, ni héritage, sont à la merci du premier venu, qui sont exposés souvent à

être étouffés dès leur naissance, quelquefois même dans les entrailles où ils ont été conçus malgré vous ? On peut donc ravir au prochain son bien, sa vertu, son honneur, son existence, sans manquer aux sentimens d'honneur, sans blesser la probité, sans violer la justice ? & l'impudique est un honnête homme ! S'il est possible de pousser l'extravagance plus loin ; s'il est possible de porter plus loin l'illusion, l'aveuglement, la folie ; c'est nous qui déraisonnons, & il n'est pas vrai que ce soleil nous éclaire, ni que le Dieu au nom duquel je vous parle ici, nous voie maintenant & nous entende.

Mais s'il y a une vérité, une justice, un Dieu ; s'il est vrai que je pense, que je parle & que vous m'entendez ; s'il est vrai que nous ne rêvons dans ce moment-ci ni vous ni moi ; s'il est vrai que j'aie une aube sur le corps, & que les yeux me roulent dans la tête ; il est vrai aussi que les fornicateurs, les adulteres, les libertins n'ont ni vraie probité, ni vrai honneur ; qu'ils sont la peste de la société, les corrupteurs de l'innocence, les perturbateurs du repos public, le scandale, & le scandale le plus affreux du christianisme.

Ce sont eux qui ont élevé & qui entretiennent dans nos villes, ces lieux infâmes où la prostitution s'affiche, où les membres de Jésus-Christ se vendent pour être immo-

lés à la plus brutale de toutes les passions. Impudiques, c'est vous qui formez dans le corps de l'État cette sentine abominable que le ministère public est forcé de tolérer, comme l'on est quelquefois forcé de souffrir dans le corps humain certains ulcères dégoutans, parce qu'ils sont incurables.

C'est le vice impur qui sappe les fondemens les plus solides du bien public, en pervertissant une jeunesse qui est l'espérance de toutes les conditions. Eh ! que peut-on espérer de ces hommes, dont le cœur est amoli par la volupté, qui sont énervés par les plaisirs, qui sont dominés par une passion aux yeux de laquelle rien n'est sacré : par une passion toujours prête à sacrifier pour se satisfaire, les obligations les plus étroites, les devoirs les plus importans, les engagements les plus saints, les droits les plus inviolables, & des particuliers & du public auquel il est impossible de ne pas nuire ou d'une manière ou d'une autre, quand on a de mauvaises mœurs.

N'est-ce pas le vice impur qui dissipe, qui dévore, qui engloutit les revenus & ensuite les fonds de ces hommes changés en bêtes, qui ne connoissent d'autre loi que leurs infâmes plaisirs ? Combien de maisons ruinées ? Que de familles réduites à la mendicité par cette passion également aveugle, injuste & insatiable !

N'est ce

N'est-ce pas le vice impur qui enfante presque toujours les gouttes, les sciaticques & d'autres infirmités semblables qui abrègent la vie des humains, ou leur font traîner une vie languissante ? N'est-ce pas lui qui ruine les tempéramens les plus robustes, qui amène quelquefois à la fleur de l'âge, la foiblesse, le froid, les glaces, la caducité de la vieillesse, & précipite souvent dans le tombeau ceux qui n'ont pas même encore atteint le milieu de leur course ? D'où vient cette lépre horrible, dont la seule pensée fait horreur, & que l'Apôtre S. Jude semble avoir nommé en parlant de ces hommes impurs *qui vomissent la sale écume de leurs ordures & de leurs infâmies ? Despumantes confusiones suas.* Bientôt ce venin contagieux infectera nos campagnes. N'avons-nous pas vu les malheureux enfans que l'on est forcé de disperser dans nos Paroisses, où ils publient le crime & la honte de leurs peres, ne les avons-nous pas vus communiquer à leurs nourrices le détestable poison dans lequel & duquel ils furent conçus ? Saintes loix de la pudeur, retenez ma langue ; soyez une garde de circonspection sur mes lèvres.

Mais enfin & pour exprimer tous les maux ensemble, d'où vient cette philosophie insensée qui détruit les notions les plus communes que la raison nous ait données de Dieu, de notre ame & de la vertu ?

2. Dom. Tome IV.

* N

S. Paul regardoit les abominations à quoi les païens se livroient, comme le fruit de leur idolâtrie & la juste punition de leurs erreurs. Nous pouvons dire aussi, & qui est-ce qui ne fait pas que les opinions monstrueuses de nos Philosophes prétendus sont le fruit & le juste châtimement de leur libertinage. Ils sont incrédules, parce qu'ils sont libertins, & ensuite ils sont libertins, parce qu'ils sont incrédules.

Il le falloit ainsi; ô mon Dieu: il falloit que la plus honteuse des passions fit une alliance étroite avec ce qu'il y a de plus affreux dans les extravagances de la raison humaine touchant la religion & les mœurs. L'impudicité & l'impiété se sont données la main comme deux sœurs, dont le pere est en même-tems un esprit impur & un esprit de ténèbres. S'il arrive par hasard qu'elles soient séparées; elles se cherchent, elles s'appellent, elles se joignent bientôt. Quel est l'incrédule qui se fasse violence, lorsque son goût le porte aux plaisirs honteux? quel est l'impudique qui ne soit tenté de croire qu'il n'y a point de Dieu & que son ame n'est point immortelle? C'est donc du sein de l'impureté qu'est sortie cette fourmillière d'incrédules répandus partout; cette nuée d'insectes malfaisans qui désolent la Capitale & les Provinces.

D'après ces réflexions & beaucoup d'autres qu'il est aisé d'y ajouter; n'est-il pas

étonnant, mes Freres, que la plûpart des hommes ne regardent l'impureté que comme une foiblesse pardonnable & la plus pardonnable de toutes? On lui donne les noms les plus doux; on jette sur ce vice je ne sais combien de voiles pour cacher tout ce qu'il a de plus hideux aux yeux de la raison & de la foi. On le pardonne, on l'excuse sur-tout dans les jeunes gens; & c'est précisément chez eux, quand on y regarde de près, qu'il paroît le moins excusable. Pourquoi? parce que la jeunesse étant comme les prémices de la raison & de la vie, c'est à Dieu qu'elle doit plus particulièrement être consacrée.

C'est une belle fleur que le souffle du serpent infernal n'a point encore ternie; pour qui sera-t-elle? C'est vous, ô mon Dieu, c'est vous qui l'avez plantée, qui l'avez arrosée, qui l'avez fait croître, qui l'avez conservée jusques-là, comme la prunelle de votre oeil, faut-il que le démon de l'impureté la cueille, & qu'on la lui abandonne, pendant que vous la réclamez, ô Jésus, & qu'elle vous appartient à tant de titres? Ah! que cette préférence est injurieuse pour vous! ah! que vous devez y être sensible! Sacrifier, prostituer au libertinage ce qu'il y a de plus beau & de meilleur, pour donner ensuite à Dieu les misérables restes d'une vie languissante, comme l'on donne aux pourceaux les épluchures

des fruits, ou aux chiens les os & les miétes que l'on ramasse sur la table ! Mes Freres, y pensez-vous, quand vous dites que les péchés honteux sont plus excusables à cet âge-là que dans un autre ?

Ils sont plus excusables, dit-on, parce que les passions sont plus vives. Mais les passions ne deviennent vives & difficiles à dompter, qu'à mesure qu'on s'y abandonne. Plus on les satisfait, plus elles sont impétueuses. C'est un feu qui s'enflamme & brûle avec d'autant plus d'activité que l'on y jette une plus grande quantité de matières combustibles. Cette passion n'étoit d'abord chez vous, mon cher Paroissien, qu'une étincelle que vous auriez pu éteindre fort aisément si vous l'aviez bien voulu. Mais vous avez, au contraire, cherché à l'allumer ; c'est donc vous, c'est vous autant & plus que le feu de l'âge qui avez causé l'incendie. Les commencemens de votre habitude criminelle n'étoient rien ou presque rien ! plus il vous étoit aisé de la réprimer alors, plus vous êtes coupable de l'avoir contractée. Vous étiez jeune ; mais votre passion étoit jeune : aussi vous étiez foible ; mais votre passion étoit foible aussi : elle n'a pas commencé par être violente & insurmontable. D'où je conclus que la jeunesse, bien loin d'excuser l'impudique, le fait paroître encore plus criminel ; non-seulement parce qu'il prostitue au dé-

mon les plus belles années de sa vie ; mais encore parce qu'il se livre à une passion qui, dans ses commencemens, ainsi que toutes les autres, ne coute pas tant à réprimer, que dans le tems où l'habitude du crime est devenue enfin comme une seconde nature.

L'habitude du vice, aussi-bien que celle de la vertu, devient une seconde nature : tout le monde le dit ; & cependant l'impudique prétend qu'il se corrigera quand il sera vieux : quand il sera vieux, il sera chaste.

Si pour être chaste, il suffit de ne plus courir du matin au soir, de ne plus *hennir*, *sicut equus & mulus*, (Ps. 31.) après l'objet d'une passion furieuse; de ne plus lui sacrifier son bien, son repos, sa santé, sa vie; de ne plus passer les nuits dans la débauche; de ne plus commettre les adulteres, les molleses, les fornications par centaines. Si pour être chaste, il suffit de ne plus se livrer aveuglement, à tous les excès d'une jeunesse bouillante qui ne connoît point de frein, qui déploie tout ce qu'elle a d'esprit & d'intelligence pour se faciliter les moyens de commettre le crime, pour en varier, en multiplier les especes, pour inventer tous les jours quelque nouveau genre d'horreur, quelque raffinement de libertinage : si pour être chaste, il suffit de ne plus entrer dans ces conversations où les

jeunes gens ne savent parler que de sottises, se glorifiant du mal qu'ils ont fait, & de celui qu'ils n'ont pas fait; mêlant à leurs sales discours, des blasphèmes contre le Dieu qui les entend, contre la religion qui les condamne : si pour être chaste, enfin & en un mot, il suffit de n'être pas un monstre; peut-être serez-vous chaste quand vous serez vieux. Je dis peut-être; car l'on a vu des impudiques aussi fous à soixante ans qu'ils l'avoient été à trente.

Mais si pour être chaste, il faut avoir en horreur tout ce qui pourroit exciter cette passion détestable; s'il faut bannir non-seulement de son corps, mais de son cœur, mais de son esprit, mais de son imagination, tout ce qui blesse le moins du monde la plus délicate comme la plus précieuse de toutes les vertus; croyez-moi, mon cher Paroissien, vous serez chaste étant vieux, comme vous l'êtes étant jeune.

Votre sang ne sera plus si bouillant, ni votre imagination si vive; vous ne vous porterez plus aux mêmes excès; vous n'aurez plus les mêmes forces; mais vous aurez le même cœur; & c'est par le cœur que nous sommes devant Dieu ce que nous sommes. Vous aurez le même cœur: qui est-ce qui l'a dit? L'expérience: il n'y a pas d'oracle plus infallible que celui-là. Or l'expérience nous apprend que sur cent vieillards qui ont passé leur jeunesse dans le liberti-

nage, il y en a quatre-vingt-dix qui conservent encore les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes desirs : *Vires deficiunt & desideria non quiescunt.* (In cap. 4. Os.) C'est la réflexion de S. Jérôme.

De-là vient la satisfaction qu'ils trouvent à s'entretenir sur des matières impures. Leurs plaisanteries, la gaieté, la joie qui se répandent sur leur visage, à la vue de certains objets, ou quand on parle de certaines choses, tout cela fait assez voir qu'en changeant de chair, ils n'ont pas changé de cœur, & que leur prétendue conversion n'est qu'une chimère. Il n'y a que la crainte & l'amour de Dieu qui changent le cœur, les années n'y font rien. La vieillesse apporte du changement dans le corps; elle refroidit l'imagination; elle glace le sang; elle affoiblit, elle engourdit tous les membres; mais la vieillesse par elle-même ne fait rien & ne peut rien faire sur le cœur.

Nous voyons cependant des hommes, qui après avoir long-tems aimé les sales plaisirs dont nous parlons, ne les aiment plus; ils en sont totalement dégoûtés. Cela est bien dit, dégoûtés; mais non pas convertis. Ce dégoût n'a rien que de purement humain; c'est une disposition machinale, si j'ose le dire ainsi, & qui vient naturellement à la suite d'une vie licentieuse, dont on est lassé, parce qu'on se lasse enfin de tout; & la preuve qu'ils n'ont pas changé

N iv

de mœurs par un principe de conscience ; par un motif de religion , c'est qu'ils ne gémissent point devant Dieu de leur libertinage passé ; le moindre de leurs soucis est d'expié les péchés de leur jeunesse : ils y pensent froidement , ils en parlent comme d'une chose indifférente. J'ai été jeune , je me suis amusé , j'ai été bien fou ; aujourd'hui tout cela ne m'est plus rien , je n'y pense plus. Tel est le langage , tels sont presque toujours les sentimens de quelqu'un , qui , après avoir passé sa jeunesse comme il a fait , ne devoit en parler qu'en gémissant , & ne jamais y penser sans frapper sa poitrine , sans crier miséricorde , sans verser un torrent de larmes.

Il n'a plus les mêmes goûts , ni les mêmes inclinations , & pourquoi ? C'est qu'il n'a plus les mêmes inclinations , ni les mêmes goûts. Il n'aime plus les sales plaisirs ; & pourquoi ? Parce qu'il ne les aime plus : voilà comme son cœur est changé. Dites plutôt qu'il est endurci. Dites qu'il voit aussi froidement les péchés énormes dont il est coupable , qu'il voit froidement les plaisirs infâmes dont il est saoul. Il y a renoncé , ô mon Dieu ! non , parce qu'ils vous déplaisent ; mais parce qu'il ne s'en soucie plus. Il ne les aime plus ; mais il ne vous aime pas davantage.

Renoncer aux plaisirs honteux quand on y est naturellement porté ; y renoncer parce

que Dieu les défend; n'envisager qu'avec horreur ce tems malheureux, où l'on étoit esclave des sens & livré à tous les desirs de la chair; s'en repentir & se conduire de maniere que tous ceux qui en sont instruits, soient témoins du regret que l'on en a, & de la pénitence que l'on en fait. Voilà, mes chers Paroissiens, voilà ce que j'appelle changer de cœur & se convertir. Mais ne quitter le crime que parce qu'on ne se soucie plus de le commettre, ce n'est pas là changer de cœur, c'est seulement changer de goût comme l'on change de tempérament, comme l'on change de figure d'une année à l'autre. Or, que la conversion de la plupart des vieillards qui ont été libertins dans leur jeunesse, n'aille pas plus loin; je n'en veux d'autre preuve que le témoignage de leur conscience.

Dites-nous, je vous en prie, Monsieur, de quel œil regardez-vous les égaremens de votre jeunesse? En avez-vous beaucoup de confusion? vous causent-ils beaucoup de douleur? vous donnent-ils beaucoup de remords? le souvenir de vos folles amours, de vos passions brutales & de tous les désordres qui en ont été la suite, n'a-t-il rien que d'amer pour vous? & si Dieu vous rendoit dans ce moment-ci, toute la vigueur du bel âge, seriez-vous disposé à lui sacrifier tous les plaisirs qui vous ont séduit? Hélas! vous les regrettez peut-être

encore ; peut-être que l'image de ces plaisirs réjouit encore votre imagination , bien loin de vous remplir de honte & de vous affliger comme cela devoit être.

Mais enfin, s'il est vrai qu'en parlant ainsi, je ne vous rende pas justice, où sont donc les fruits & les marques de votre repentir ? Que faites-vous pour expier les déréglemens de votre vie passée ? Où sont vos jeûnes ? où sont vos mortifications ? où sont vos aumônes ? Vos aumônes ! ah ! vous n'avez peut-être cessé d'être libertin que pour devenir avare, & après avoir accumulé sur votre tête toute sorte d'impudicités, vous n'êtes occupé maintenant qu'à remplir vos coffres. Peut-être n'avez-vous cessé d'être libertin que pour venir plus aisément à bout de contenter l'ambition qui s'est emparée de votre ame, nouveau démon, qui a succédé au premier, & qui vous tourmente d'une autre maniere.

Non, mes Freres, non ; quiconque a eu le malheur de croupir dans l'impureté, ne corrige guères ce vice que par un autre. Il peut renoncer au libertinage ; mais il est rare qu'il y renonce par un principe de religion : son cœur devenu tout charnel, n'a plus de goût que pour les choses de la terre. Accoutumé de longue main, à mépriser, à étouffer les remords, il est aguerri, endurci contre les plus fortes inspirations de la grace ; en sorte que demeurant toujours

foncierement le même, quand il paroît changer de mœurs, il ne fait que changer de passion. Il quitte les plaisirs pour s'élever aux honneurs, ou pour amasser des richesses. Quelquefois le motif de sa conversion prétendue n'est autre que l'amour de la vie & le soin de sa santé. Rien de plus rare, rien de plus miraculeux que la conversion sincère & parfaite d'un impudique; & l'impudique s'imagine qu'il lui sera aisé de se convertir dans un certain tems, & il s'imagine être converti pendant qu'il en est bien loin. Ce vice conduit donc par lui-même, & plus que tout autre, à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du cœur & à l'impénitence finale. Il est donc un signe évident de réprobation dans l'homme qui en est malheureusement atteint, & qui depuis long-tems, en a contracté l'infâme & mortelle habitude. Mais enfin, le mal est-il sans remède? Non, parce que nous avons le bonheur de connoître Jésus-Christ, & qu'avec lui, il n'est point de mal sans remède.

S E C O N D E R É F L E X I O N .

QUOIQUE l'impureté chez les Chrétiens ne soit pas, à beaucoup près, aussi rare qu'elle devrait l'être, il faut convenir cependant qu'elle y est beaucoup moins commune que chez les peuples qui ne croient point en Jésus-Christ. Le christianisme, non-

seulement a poli les mœurs , il les a épurées. Il a découvert aux hommes toute l'énormité de ce vice abominable , & il nous a fourni contre lui des armes que l'on ne trouve point ailleurs. Une foi sincère en Jésus-Christ , les vérités précieuses de cette foi gravées dans nos cœurs dès l'enfance , voilà , mes Freres , le seul frein qui puisse réprimer efficacement la fougue de cette passion brutale , en empêcher les progrès , en prévenir les suites , ramener & retenir dans les bornes du devoir ceux qui ont eu le malheur de s'en écarter.

Je dis les vérités de la foi gravées dans nos cœurs dès l'enfance. Peres & meres , c'est à vous que cette réflexion s'adresse ; c'est vous qui répondrez devant Dieu , des mauvaises mœurs & du libertinage de vos enfans. Sur quoi j'ai deux reproches à vous faire , & les voici. Je trouve d'abord que vous ne prenez point assez de précautions pour éloigner de leur esprit toutes les idées qui ont le moindre rapport à ce qu'ils ne doivent savoir que lorsqu'ils ne pourront plus l'ignorer. Vous leur laissez lire des livres , vous leur laissez voir des peintures , vous tenez devant eux des propos , qui , sans être absolument bien criminels , peuvent aisément d'idée en idée , conduire jusqu'à celle du crime , des enfans qui ont l'imagination vive & l'esprit naturellement fort curieux. Or vous savez que l'esprit & l'ima-

gination se salissent, avant que le cœur se corrompe.

Vous leur laissez voir indifféremment toute sorte de compagnies; pourvu que ce soient des jeunes gens, qu'ils puissent voir sans manquer à ce que vous appelez la bienféance. Mais si ces jeunes gens ont l'esprit & le cœur gâtés? s'ils sont maîtres & passés-maîtres en fait de sottises? vous ne vous en informez guères, & c'est là ce qui vous inquiète le moins. S'ils étoient attaqués de la peste, ou de quelqu'autre maladie contagieuse, vous ne permettriez pas à vos enfans de les fréquenter. Quelles précautions ne prennent pas certains d'entre vous pour empêcher que leurs enfans ne gagnent la petite vérole? & vous n'en prenez aucun pour les préserver de la corruption du cœur? Mais on fera bien-tôt, à cet égard, comme on fait à l'égard de la petite vérole; on leur apprendra le vice pour les en garantir: il y a des gens qui ont là-dessus les principes les plus détestables.

Je fais qu'il ne faut pas affecter à un certain point, de cacher aux enfans certaines choses, crainte qu'une telle affectation n'excite leur curiosité; mais je fais aussi qu'il ne faut point aller au-devant, ni les mettre dans le cas de vous faire des questions, à quoi l'on ne peut répondre sans imprudence. Écartez donc, avec le plus grand soin, éloignez de leurs yeux & de leurs oreilles, tout ce qui

pourroit faire sur eux la moindre impression contraire aux sentimens de pudeur & de modestie que vous devez leur inspirer par toutes sortes de voies ; mais sur-tout en inculquant fortement & sans cesse dans leur esprit , les principes de la foi & de la morale chrétiennes. Ce point-là est essentiel , & néanmoins nous voyons , avec douleur , que la plûpart des peres & meres le négligent presque entierement , & n'en parlent gueres que pour la forme.

Je vous rends justice , Monsieur : vous regardez le vice deshonnête comme la principale source de tous les désordres qui regnent dans la société , & vous ne croyez pas pouvoir rendre un plus grand service au public , qu'en élevant votre famille dans l'innocence. Des mœurs pures , & pures jusqu'à la sévérité , sont à vos yeux le plus précieux héritage que vous puissiez laisser à vos enfans ; & en conséquence , vous veillez sur eux avec la plus sévère exactitude. Vous êtes attentif jusqu'au scrupule , touchant les mœurs , soit des maîtres ou des domestiques à qui vous êtes obligé de les confier , soit des autres personnes qu'ils font dans le cas de fréquenter. Voilà qui est très-bien.

Mais de bonne foi , pensez-vous que toutes ces précautions , je dis ces précautions jointes aux leçons de vertu que vous leur faites , & aux bons exemples que vous

leur donnez , soient un préservatif suffisant contre les passions de la jeunesse , si vos enfans avec tout cela n'ont pas la crainte de Dieu ? si les sentimens que vous leur inspirez ne sont pas fondés sur la foi & les saintes maximes de l'Évangile ?

Les mœurs : mais où trouvez-vous des mœurs de religion ? l'honneur , la justice , la probité , la vertu sont des mots qui ne présentent que des idées vagues , & ne produisent rien de solide dans l'esprit ni dans le cœur de quelqu'un qui n'a pas la foi d'un Dieu, lequel voit tout, auquel on doit compte de tout , & avec lequel on est toujours sûr d'être récompensé , quand on fait le bien ; comme l'on est sûr d'être puni , quand on fait le mal : d'un Dieu sans les lumieres & les secours duquel nous ne sommes que corruption & que ténèbres : d'un Dieu qui veut & qui doit vouloir être aimé , adoré , servi par tous les hommes , & qui a dû par conséquent leur prescrire , & qui par conséquent leur a prescrit l'espèce de culte qu'il en exige : d'un Dieu que le christianisme seul nous apprend à connoître & à servir d'une manière digne de l'Être suprême. Si la crainte & l'amour de cet Être souverainement juste & infiniment aimable ne sont pas profondément gravés dans l'ame de vos enfans , croyez-moi , mes Freres , les vertus dont vous leur inspirez la pratique , ne seront qu'un édifice bâti sur

le sable ; les passions de la jeunesse l'auront bientôt renversé, vous ne le verrez pas tenir long-tems contre les feux, les éclairs, la grêle, la tempête de cette saison orageuse.

Mon fils, ayez la crainte de Dieu, & une piété sincère en Jésus-Christ. La crainte de Dieu, mon fils, la crainte de Dieu. Il n'y a qu'elle qui puisse servir de frein aux passions humaines ; il n'y a qu'elle qui puisse vous retenir dans le sentier étroit & difficile de la vertu. Ne comptez ni sur votre bon naturel, ni sur vos précautions, ni sur vos efforts. Dès l'instant que vous compterez sur vous-même, vous êtes perdu. Compter sur soi-même, c'est ne compter sur rien ; parce que l'homme ne peut rien ; il n'est rien sans le secours de celui dans lequel nous avons l'être, le mouvement & la vie.

Compter sur vous-même, c'est compter sur le plus dangereux de vos ennemis, sur celui-là précisément dont il faut vous méfier davantage ; & qui vous trahira, vous trompera, vous perdra, si vous comptez sur lui : si vous comptez sur votre vertu, vous vous exposerez témérairement à toute sorte de dangers ; lisant de mauvais livres, fréquentant la compagnie des libertins ; faisant mille

* Voyez le Prône sur l'Education au premier Dimanche après l'Epiphanie, 2. p.

démarches qui vous paroîtront d'abord innocentes ; mais qui vous conduiroient peu à peu & comme par degrés au libertinage le plus affreux : au lieu qu'en vous méfiant de vous-même, vous éviterez avec le plus grand soin, tout ce qui pourroit être capable d'altérer la pureté de vos mœurs. Parfaitement convaincu de votre foiblesse & de votre impuissance à tout bien, vous demanderez à Dieu, par des prières ferventes & continues, les lumières dont vous avez besoin pour vous conduire sagement en tout, la force de résister au penchant vicieux de la nature, au torrent de la coutume, des préjugés, du mauvais exemple. Vous lirez tous les jours quelques livres qui soient propres à vous prémunir contre la séduction ; le Nouveau-Testament, les livres de la Sagesse, l'Imitation de Jésus-Christ seront vos lectures favorites & comme votre pain quotidien. Vous en apprendrez par cœur certains passages qui vous auront plus singulièrement touché ; vous en meublerez votre mémoire ; vous en ornerez votre esprit ; vous en nourrirez votre cœur ; vous en fortifierez votre ame.

Prenez garde sur toutes choses, mon Fils, de jamais abandonner l'usage & le fréquent usage des Sacremens. Ils sont la source des graces sans lesquelles vous ne sçauriez être long-tems vertueux ; c'est dans cette source qu'il faut nécessairement pui-

fer la force que nous n'avons point par nous-mêmes. Et mettez-vous bien dans l'esprit, mon cher Enfant, que l'ennemi de votre salut n'oubliera rien pour vous détourner de cette sainte pratique. Les discours, l'exemple, les railleries des liberrins, une fausse honte, l'impossibilité prétendue de résister à certains penchans ; voilà quels seront entr'autres, les moyens dont le démon se servira pour vous éloigner de la confession. Mais tenez ferme quoiqu'il vous arrive, & quelque chute que vous puissiez faire. Les Sacremens étant des remèdes & des préservatifs que Jésus-Christ nous a laissés contre les différentes infirmités de notre ame, ils sont nécessaires aux malades, plus encore qu'à ceux qui se portent bien ; & nous devons en user plus souvent à mesure que nous nous sentons plus foibles. Ne perdez donc pas de vue votre foiblesse. Tenez Jésus-Christ par la main ; appuyez-vous, & ne vous appuyez que sur elle. Moyennant ces précautions vous ne ferez jamais de grandes chûtes. Si vous en faites quelque-une, vous vous releverez sur le champ ; & je n'aurai jamais la douleur, ô mon Fils, d'entendre dire que vous êtes un liberrin, que vous ne croyez plus en Dieu, que vous êtes un Philosophe.

Voilà, mes Freres, voilà comme l'on doit parler aux enfans. Qui est-ce qui leur

parle ainsi ? Personne , ou presque personne. Pas même ceux-là qui paroissent d'ailleurs fort chrétiens. On dit à un enfant qu'il faut être sage , honnête homme , avoir des sentimens , de bonnes mœurs , une bonne conduite. . . & l'on ne voit point qu'en se bornant là , on leur prêche une morale qu'ils trouvent ensuite impraticable , parce qu'on ne les a pas prévenus que pour la pratiquer , nous avons besoin d'une force qui n'est point en nous ; & que sans les secours de la religion , sans la grace de Jésus-Christ , il n'y a point , il ne sçauroit y avoir de vertu solide. Faute de faire aux jeunes gens cette observation essentielle sur quoi l'on ne sçauroit trop insister ; c'est-à-dire , faute de ne leur parler que raison , & jamais , ou presque jamais religion , non-seulement ils oublient dans la suite ce qu'on leur a dit ; mais en comparant les difficultés qu'ils rencontrent dans la pratique de la vertu , avec la faiblesse qu'ils se sentent , & trouvant ces difficultés insurmontables , ils méprisent les avis qu'on leur a donnés , ils se moquent des leçons qu'on leur a faites ; parce qu'ils regardent la vertu à laquelle on les a tant exhortés , comme une chose impossible ; parce qu'on ne leur a point appris à chercher en Dieu & en Jésus-Christ , des secours & une force que la nature ne sçauroit tirer de son propre fond.

Je sçais que l'éducation la plus chrétienne n'empêche pas toujours les jeunes gens de donner dans le libertinage. Cela est vrai : mais elle empêche qu'ils ne donnent dans certains excès : mais les sentimens de religion que l'on aura gravé dans leur cœur , les ramèneront tôt ou tard. Là où est la crainte de Dieu , il y a toujours de l'espérance. Et n'est-ce pas là ce qu'on dit communément ? Il est foible , il donne dans certains écarts ; mais il a foncièrement de la religion ; il reviendra , il se corrigera. Mais enfin si malgré la force de ce préservatif , les mœurs des jeunes gens ne laissent pas de se corrompre ; si malgré ce frein , la violence des passions les emporte ; si malgré cette digue , ils sont encore entraînés par le torrent : que sera-ce donc , peres & meres , si vous n'élevez pas cette digue dans le cœur de vos enfans , si vous ne leur mettez pas ce frein , si vous ne leur donnez pas ce préservatif ? & si la corruption des mœurs paroît aujourd'hui montée à son comble , n'est-ce pas à vous qu'il faut s'en prendre ?

Vous sentez , au reste , mes chers Paroissiens , que si la crainte de Dieu , la foi & la piété en Jésus - Christ sont le seul remède efficace que l'on puisse employer pour garantir la jeunesse d'un vice que nous avons nommé tant de fois , & qui ne devrait point avoir de nom ; la crainte de

Dieu, la foi & la piété en Jésus-Christ, sont aussi & par conséquent le seul remède efficace que nous puissions prescrire à ceux qui se trouvent malheureusement infectés de cette lèpre honteuse.

Premièrement donc & par-dessus tout, ô pécheur, qui m'entendez & pour qui je parle, gardez-vous bien de jamais prêter l'oreille à certaine voix qui murmure tout bas au fond du cœur de presque tous les impudiques, & qui de tems en tems leur dit: il n'y a rien de mal dans ce que tu fais; Dieu n'y prend pas garde; ton ame n'est point immortelle; il n'est point d'enfer; il n'est point de Dieu: *Non est Deus.*

Dites au contraire: il y a un Dieu, & mon ame ne mourra point. Il y a un Dieu qui voit, qui compte mes adulteres, mes fornications, tous mes desirs honteux, toutes mes pensées impures. Il y a un Dieu devant lequel il faut que je paroisse en quittant ce monde, d'où je sortirai dans peu, & d'autant plutôt que la misérable passion dont je suis esclave abrège mes jours, & pousse vers le tombeau cette chair corrompue & presque à moitié pourrie. Il y a un Dieu qui a préparé pour moi & pour mes pareils un feu dévorant & des peines éternelles. Ma raison & ma religion me le disent ainsi, & je n'ai commencé à douter de toutes ces choses, que depuis mes égaremens, depuis que l'esprit impur a répandu

autour de mon ame, des ténébres qui dérobent à mes yeux l'éclat de la vérité. Mais un homme devenu aveugle doute-t-il de l'existence du soleil, parce qu'il ne voit plus sa lumière? Non: il y a un Dieu; les remords de ma conscience, les efforts que je fais pour les étouffer me disent qu'il y en a un.

Ces vérités sont dures; il est dur de penser qu'il y a un Dieu & un enfer, quand on a commis & que l'on commet tous les jours des crimes que Dieu doit nécessairement punir, parce qu'il est saint & souverainement juste. Mais s'il est un Dieu dont la justice me fait trembler, il est un Jésus-Christ dans lequel je trouve tout ce dont j'ai besoin pour sauver mon ame. Ah! qu'il est consolant, qu'il est doux de connoître Jésus-Christ & de croire en lui, quand on sçait avoir mérité l'enfer! qu'il est consolant, qu'il est doux de connoître Jésus-Christ, quand on s'est malheureusement plongé dans un abîme de corruption d'où il est impossible de sortir sans lui! Heureux le pécheur qui au milieu de ses égaremens s'est toujours ménagé une si précieuse ressource, en conservant toute la pureté de sa foi, toute la sincérité d'un cœur qui se laisse entraîner, parce qu'il est foible; mais qui ne se laisse point aveugler, parce qu'il est droit. Du fond de cet abîme où sa passion l'a précipité, il levera les

yeux vers vous, ô Jésus; & il vous adresse cette prière.

Seigneur, qui m'avez-vous même formé dans le sein de ma mère, & qui m'avez régénéré ensuite dans les entrailles de votre miséricorde; voyez, ah! voyez, je vous en conjure, l'état pitoyable où cette malheureuse passion m'a réduit. Mon ame est devenue, pour ainsi dire, toute de chair; elle ne respire que la corruption; elle s'y enfonce de plus en plus; une chûte en attire une autre; d'une plaie il s'en forme une autre; & je suis couvert d'impuretés de la tête aux pieds: *Putruerunt & corrupta sunt cicatrices meae.* J'en suis revêtu comme d'un vêtement dont je ne sçauois me dépouiller, quelques efforts que je fasse. Mon inclination vicieuse est comme un filet d'où je ne sçauois sortir; & ma volonté courbée sous le poids de l'iniquité qui m'accable, n'a pas la force de se redresser: *Curvatus sum usque in finem.*

Mon esprit troublé par la passion qui me domine, ne voit plus les choses comme elles sont. Ce vice infâme que je n'enviageois autrefois qu'avec horreur, a perdu maintenant à mes yeux toute sa difformité. La vertu qui me paroissoit si aimable, ne me touche presque plus. Les vérités de la foi me semblent n'être qu'un songe. Je ne puis concevoir aucune espece de bonheur, ni de satisfaction hors des sens & des plaisirs.

sirs charnels dont je suis esclave : *Cor meum conturbatum est... Lumen oculorum meorum & ipsum non est mecum.*

Lumière éternelle de mon Sauveur, venez dissiper mes ténèbres. Source infinie de toute bonté, venez à mon secours ; & puisque vous me commandez d'être chaste, donnez-moi la force de le devenir, la force de le vouloir ; car je confesse devant vous, ô mon Dieu, que je ne le veux point encore. Changez donc, ah ! changez mon cœur, je vous en conjure par cette croix adorable que j'embrasse, qui est mon unique refuge, & aux pieds de laquelle je demeurerai collé jusqu'à ce que vous ayez exaucé ma prière.

Voilà, mon cher Paroissien, quels seront vos sentimens & votre langage, si vous avez le cœur droit ; s'il est vrai que vous péchiez par foiblesse & non par malice, vous gémirez en vous-même de cette foiblesse, & par conséquent vous aurez recours à celui qui seul peut vous donner la force que vous n'avez point, & que vous vous plaignez de ne point avoir. Car si vous ne la demandiez pas cette force, vous ne seriez donc pas de bonne foi, lorsque vous prétendez excuser vos dérèglemens par votre foiblesse ; & au lieu de cette sincérité, de cette droiture qui annoncent une belle ame, & qu'une belle ame conserve, lors même qu'elle est entraînée par ses passions,

sions, il n'y auroit donc chez vous que malice, que mauvaise foi, que duplicité; vous auriez donc l'ame dépravée, plutôt que le cœur foible, & dès-lors je n'aurois plus rien à vous dire.

Je prie & je ne suis point exaucé : revenez à la charge, ne vous laissez point de frapper. Plus la grace que vous demandez est précieuse, plus vous devez la demander avec ferveur & persévérance, jusqu'à ce que vous l'ayez obtenue. Mais prenez garde : vous prierez en vain, si vous demandiez que votre mauvaise inclination fut détruite. Ce n'est pas-là ce que vous devez espérer. Vouloir que la grace ôte à votre chair toute espece de sentiment; vouloir n'être plus sujet à la tentation; vouloir être absolument délivré de cette concupiscence dans laquelle vous avez été conçu; c'est vouloir que Dieu vous sauve, sans que vous y soyez pour rien; & vous sentez combien une telle prétention est déraisonnable.

La grace de Jésus-Christ fortifiera votre ame contre les tentations du malin esprit; elle amortira l'activité des flammes impures qui vous dévorent; vous pourrez aisément avec elle repousser tous les traits de votre ennemi, de cet ange de Satan qui vous tourmente; mais cet ange de Satan ne vous abandonnera jamais tout-à-fait: vous aurez toujours à combattre; & la plus grossière des erreurs seroit d'imaginer que

Dieu, pour vous rendre chaste, doit changer votre tempérament, vous rendre insensible, & anéantir chez vous toutes les inclinations de la nature. Non; mais si vous le priez sincèrement & de bonne foi, il vous donnera la force de les vaincre.

Je dis, si vous le priez de bonne foi; c'est-à-dire, si vous prenez d'ailleurs les précautions que tout homme sage doit prendre, quand il veut sincèrement réformer ses mœurs, & rompre d'anciennes habitudes. L'habitude du vice est à notre ame ce qu'est à notre corps une fièvre opiniâtre & invétérée. Quels sont les remèdes les plus naturels & les plus simples contre la fièvre? La diète & les purgatifs. Pourquoi? parce que la fièvre n'est occasionnée que par les humeurs vicieuses qui sont mêlées avec le sang, & qui augmentent en proportion du sang, comme celui-ci augmente lui-même à proportion de la nourriture qu'on donne au malade.

Voulez-vous donc, mon cher Paroissien, diminuer l'ardeur de la fièvre impure qui vous brûle? Retranchez peu à peu tout ce qui n'est propre qu'à la nourrir: je dis peu à peu, pour m'accommoder à votre faiblesse, & pour ne pas vous rebuter en vous proposant du premier coup, une rupture totale & parfaite. Évitez donc d'abord, si vous n'avez pas la force de faire mieux, évitez d'abord ces fautes que vous appelez

légères, & par où votre mauvaise habitude a commencé. Les discours deshonnêtes, les paroles à double sens, les plaisanteries trop libres, la lecture des livres contraires aux bonnes mœurs, les peintures lascives ou peu modestes. Il ne vous en coutera pas beaucoup de retrancher toutes ces misères; il ne vous en coutera gueres plus d'y substituer des choses qui puissent faire sur vous des impressions contraires à votre mauvais penchant.

Au lieu de ces tableaux, par exemple, dont la vue fouille votre imagination & entretient vos desirs criminels, mettez-en d'autres qui vous rappellent quelque'une des vérités capitales de la religion, votre fin dernière, les jugemens de Dieu, les vertus des Saints qui n'avoient pas une chair différente de la vôtre. Au lieu de tant de lectures frivoles, lisez, sinon des livres de piété, au moins des choses vraies, honnêtes, solides & propres à vous inspirer l'amour de la sagesse & de la vertu. Au lieu d'aller si souvent dans ces compagnies où vous n'allez que pour votre plaisir, où vous perdez un tems dont nous ne saurions être trop avares, conversez quelquefois avec des personnes vraiment respectables, qui ne vous inspireront rien que de bon, & d'avec lesquelles vous ne sortirez jamais sans que la vertu vous paroisse plus aimable.

308 LE XVIII. DIMANCHE
ble, & le vice dont vous êtes infecté, plus
affreux.

Vous voyez, mon cher Paroissien, que
jusques-là, je n'exige pas de vous des choses
bien difficiles; & néanmoins si vous faites
ce que je dis; les pensées impures devien-
dront chez vous moins fréquentes; votre
imagination se purifiera peu à peu; vos
desirs s'amortiront insensiblement; les ac-
tes de votre habitude diminueront d'un
jour à l'autre; & moyennant le secours de
la grace que vous demanderez à Dieu tous
les jours, cette habitude, mon cher Enfant,
s'en ira comme elle est venue.

Il y a des chrétiens qui paroissent avoir
ce vice en horreur, & qui néanmoins ne
s'en corrigent jamais tout-à-fait. Ils s'en
confessent; ils en gémissent; ils nous acca-
blent de promesses & de protestations de
ne plus tomber; vous diriez à les entendre
qu'ils sont de la meilleure foi & de la
meilleure volonté du monde; mais tout
cela ne gît que dans leur imagination: ce
n'est pas le cœur qui parle; & comment?
La chose est bien simple.

Nous leur prescrivons des remèdes, &
un certain régime de vie, comme les Mé-
decins font aux malades. Vous avez-là,
mon cher Enfant, une maladie bien vilaine,
bien dangereuse, bien difficile à guérir. Ne
vous désespérez cependant pas; ayez bon

courage ; mettez votre confiance en Dieu ; elle n'est point incurable. Jésus - Christ est un médecin tout-puissant ; il n'a qu'à dire une parole , & votre ame sera guérie. Mais pour cela il faut vous adresser à lui ; il faut crier vers lui comme faisoient les lépreux , les aveugles , & les autres malades dont il est parlé dans l'Évangile. Mais pour être guéri , mon cher Enfant , il faut le vouloir. Le voulez-vous tout de bon ? oui , Monsieur : & bien voici donc ce qu'il faut faire. Ensuite le Confesseur présente à son pénitent les remèdes dont il doit user chaque jour , les mesures qu'il doit prendre dans certaines occasions , dans certains lieux , à certaines heures , avec certaines personnes ; ce qu'il doit pratiquer avant la tentation , pour la prévenir ou pour s'y préparer : Pendant la tentation pour la vaincre ; après la tentation , soit qu'il y ait résisté ou qu'il l'ait vaincue. C'est là comme l'ordonnance du médecin , dans laquelle il n'y a jamais rien qu'un pénitent de bonne foi & plein de bonne volonté , ne doive trouver très-facile.

Car enfin quoiqu'il soit difficile de déraciner certaine fièvre , il est néanmoins fort aisé d'avalier des boles , de faire diète , de prendre des médecines. Un ulcère à la jambe est très - difficile à guérir ; mais il est fort aisé à panser. Je voudrois bien ne pas avoir la fièvre ; je voudrois bien que ma plaie se

O iij

fermât. Et bien pansez-la donc cette plaie ; prenez donc les remèdes qui peuvent dissiper votre fièvre. Et voilà précisément ce que nos malades ne veulent point ; de-là viennent les chûtes & les rechûtes continuelles des pécheurs dont il est ici question , de ceux - là même qui dans leurs confessions paroissent le plus fermement résolus à changer de vie ; preuve qu'ils conservent au fond de leur cœur un attachement secret pour les plaisirs défendus. Telle est la force de l'habitude.

Heureux donc & mille fois heureux le chrétien qui a conservé des mœurs pures ! ames chastes que votre sort est digne d'envie ! que vous êtes précieuses devant Dieu ! que vous êtes aimables devant les hommes ! Souvenez-vous cependant que vous portez ce trésor inestimable dans un vase singulièrement fragile. Souvenez-vous qu'il n'y a quelquefois qu'un pas de la plus haute vertu aux chûtes les plus honteuses ; & que la grâce de notre Seigneur est seule capable de vous soutenir , comme elle seule peut retirer du précipice quiconque a eu le malheur d'y tomber. La prière , la vigilance , la fuite des occasions , la mortification des sens , la méfiance de vous-même , une vie occupée , un travail sérieux & continuel , la fréquentation des Sacremens sur-tout , jointe à une tendre piété envers Jésus-Christ & sa sainte Mere ; voilà quels sont les moyens

de conserver cette belle vertu. Mais souvenez-vous enfin, qui que vous soyez, & mettez - vous bien avant dans l'esprit que vous ne serez chaste qu'autant que vous serez humble.

Chair adorable de mon Sauveur, Agneau sans tache ; purifiez , sanctifiez nos esprits , nos cœurs & nos corps qui font votre temple. Faites que nous soyions saisis d'horreur à la seule idée d'un vice dont on cherche à cacher la laideur sous je ne sais combien de noms qui déguisent tout ce qu'il a d'odieux ; comme si l'on rougissoit de nommer les crimes que l'on ne rougit plus de commettre. D'un vice qui renferme dans un sens , la bassesse , la malice , la noirceur de tous les autres ; puisqu'il n'est forte d'injustice , de cruauté , d'abomination à quoi il ne puisse porter , & à quoi il n'ait effectivement porté les humains une fois abandonnés à cette passion effrénée. D'un vice qui en réduisant l'homme au rang des bêtes , leur fait desirer de n'être que chair , & de mourir tout entier comme elles. D'un vice qui contient , qui couve , qui développe le germe de l'incrédulité : qui produit & entretient parmi nous la génération des Hérétiques , des Déistes , des Matérialistes , des Philosophes soi-disans , des Athées , si néanmoins il y en a de véritables. D'un vice qui est le poison de la jeunesse , la peste de la société , la source de presque tous les désor-

dres qui y régnerent , le plus grand , le plus terrible fléau du genre humain : d'un vice dont la seule idée salit l'imagination , dont le seul desir fouille le cœur , tue l'ame , & mérite les flammes éternelles.

Le remede à un si grand mal ne se trouve qu'en vous , ô Jésus ; dans vos plaies , dans votre sang , dans vos mérites , dans l'usage des Sacremens qui sont les sources de votre grace. L'homme n'a point dans son propre fond , de préservatif contre la corruption de sa nature. Dès qu'il s'appuyera sur ses propres forces , il sera vaincu , ou bien n'évitera cet abîme que pour se précipiter dans un autre.

Donnez-nous donc une foi vive , ô mon Dieu. Que la crainte de vos jugemens nous pénètre jusques dans la moëlle des os. Que cette crainte soit au milieu de notre cœur , comme une forteresse inébranlable , qui nous défende contre les attaques de l'esprit impur ; afin qu'après avoir triomphé par vous , ô Jésus , du plus dangereux & du plus terrible de nos ennemis ; nous recevions enfin la couronne que vous avez réservée aux ames chastes. Je vous la souhaite , mes chers Paroissiens , cette couronne immortelle. Au nom du Pere , &c. Ainsi soit-il.